

Vivonne se mit à rire malicieusement, et Pierre entra avec respect :— Je me rends aux ordres de M. le duc.

L'aspect de cet homme indéfinissable fit une vive impression sur les dames ; elles se turent tout à coup et elles l'examinèrent avec une sorte de curiosité inquiète. Pierre cependant avait un air simple et ouvert qui confirma Vivonne dans sa tranquillité.

— Approche, maraud, dit-il avec bienveillance ; il paraît que ta figure ne convient pas à ces dames ; peux-tu faire oublier les torts de ton visage en nous occupant agréablement une heure ou deux ?— Comment le pourrai-je ? demanda Pierre d'un ton calme.— Mais, reprit le duc frappé d'une idée, tu connais, m'a-t-on dit, les vieilles légendes de notre famille ; ne pourrais-tu pas nous expliquer quels sont les portraits qui remplissent la grande galerie ?— Je le veux bien !— Voilà notre temps employé ! s'écria le duc tout triomphant. Allons, mes sœurs, levez-vous et venez saluer les figures resognées de vos ancêtres.— Vivonne ! Vivonne ! dit Gabrielle, dont les dernières paroles de son frère venait d'éveiller la susceptibilité sur la noblesse de sa race, je ne souffrirai pas que vous tourniez ainsi en ridicule notre famille qui n'a d'égale en France que celle des Laroche-foucauld et...— Folle ! dit le duc en entraînant Mme de Montespan.

Gabrielle les suivit machinalement. Quant à la marquise, toute sa volonté semblait paralysée depuis qu'elle était en présence de l'être mystérieux qui exerçait sur elle une si grande influence, sans qu'elle sût précisément pourquoi.

On entra dans la galerie des portraits. C'était un grand corridor nu et délabré, dont les parois étaient couverts d'un bout à l'autre de vieilles peintures en mauvais état. Ces figures grimaçantes, dont une couche de poussière augmentait encore l'étrangeté, attestaient pour la plupart la naïveté de l'art dans les siècles les plus reculés.

—Vraiment, dit le duc en riant, mes ancêtres n'étaient pas beaux.— Mais ils étaient si nobles, monsieur le duc, répondit Pierre avec gravité, et il n'y a pas de famille en France qui puisse revendiquer plus illustre et plus antique souche. Voyez cette longue suite de braves guerriers et de dames sages et vertueuses ; voilà ceux de qui vous êtes descendus. Voici d'abord les vicomtes souverains de Limoges, vos premiers ancêtres ; puis, un peu plus loin, les Rochechouart ; dont l'origine se perd dans la nuit des temps ; puis, un peu plus loin encore, les Mortemart, dont vous avez conservé le nom. Oh ! c'est un grand et beau nom que le vôtre ! un nom auquel il n'est pas permis de faire une tache, ajouta-t-il en jetant un regard oblique à la marquise. Vous êtes alliés aux maisons de France, d'Angleterre, de Bourgogne et de Navarre.

—Nous savons tout cela, mon cher, dit Thiangès.

Et elle ajouta tout bas à l'oreille de sa sœur :— Mais il est très instruit, ma bonne ce garçon là.— Quel est donc, demanda le duc, ce chevalier au regard farouche qui a l'air de nous menacer avec son grand sabre de bataille ?— C'est le sire Aymeric de Rochechouart, répondit Pierre. A son retour de la croisade, il soupçonna sa femme d'avoir entretenu des liaisons coupables avec le sire Bermondet, seigneur du voisinage. Il ne fit que la soupçonner et pourtant il tira d'elle et du chevalier une vengeance terrible.— Et que fit-il ? demanda Gabrielle avec étourderie.— Il poignarda sa femme et il coupa les deux mains au sire de Bermondet, répondit Pierre lentement en regardant toujours la marquise.

Celle-ci devint pâle.

— Cet Aymeric était bien ridicule, dit Vivonne sans remarquer l'émotion de sa sœur. Et cette jeune femme en costume de carmélite ? ajouta-t-il en faisant quelques pas dans la galerie.— C'est la jeune comtesse Emeline de Rochechouart, continua Pierre ; elle fut aimée d'un roi de France, mais elle lui répondit comme la marquise de Guercheville à Henri IV : " Je suis de trop bonne maison pour être votre maîtresse." Puis, comme elle aimait aussi le roi, elle s'enferma dans un couvent et elle passa sa vie dans le jeûne et la prière avec sa pureté.